

L'AMOUR AGISSANT

Par le PÈRE IVES DE PARIS

Capucin

A PARIS

Chez DENYS THIERRY
Rue Saint Jacques, à l'Image
S. Denys.

M. DC. XLIII

Avec Approbation & Privilège.

Un livre intitulé

LES PROGRÈS DE L'AMOUR DIVIN

Où il est traité de

L'AMOUR

NAISSANT,

SOUFFRANT,

AGISSANT

Et JOUISSANT

Composé par le P. IVES DE PARIS Capucin.

Approbation des docteurs

en la faculté de théologie à Paris

8 Décembre 1642

*Approbation des Prédicateurs de l'Ordre de St François
Capucins*

Paris, couvent de l'Assomption

18 Décembre 1642

Privilège du roi

Paris 9 Décembre 1642

Achevé d'imprimé

26 Janvier 1643

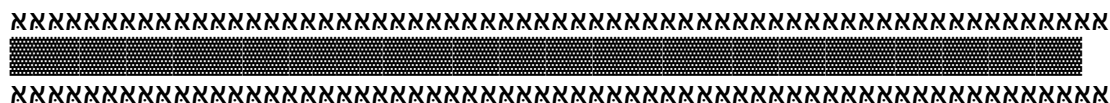
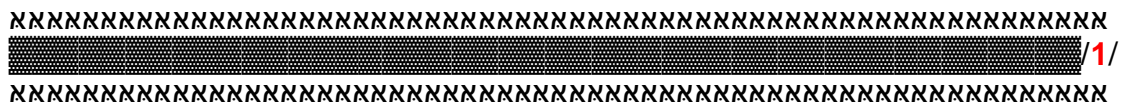


TABLE DES CHAPITRES

L'Amour Agissant

<i>Avant propos</i>	<i>fol 1</i>
Chapitre I.	
<i>La vie intérieure</i>	<i>fol 11</i>
Chapitre II.	
<i>Les emplois de la vie intérieure</i>	<i>fol 22</i>
Chapitre III.	
<i>La pratique des vertus</i>	<i>fol 31</i>
Chapitre IV.	
<i>L'attention continuelle sur soi-même</i>	<i>fol 41</i>
Chapitre V.	
<i>L'oraison continuelle</i>	<i>fol 42</i>
Chapitre VI.	
<i>Les progrès en la vertu</i>	<i>fol 70</i>
Chapitre VII.	
Le désir de se produire à l'extérieur	<i>fol 80</i>
Chapitre VIII.	
<i>Etendre autant qu'il est possible la gloire de Dieu</i>	<i>fol 91</i>
Chapitre IX.	
<i>Des saintes congrégations</i>	<i>fol 104</i>
Chapitre X.	
<i>Egales affections envers tous</i>	<i>fol 111</i>

Chapitre XI.	
<i>La confiance aux secours divins</i>	<i>fol 120</i>
Chapitre XII.	
<i>La générosité dans les entreprises</i>	<i>fol 131</i>
Chapitre XIII.	
<i>Donner secours aux nécessités du prochain</i>	<i>fol. 140</i>
Chapitre XIV.	
<i>Secours temporels</i>	<i>fol 153</i>
Chapitre XV.	
<i>Les emplois publics</i>	<i>fol 164</i>
Chapitre XVI.	
<i>La fidélité dans les emplois</i>	<i>fol 173</i>
Chapitre XVII.	
<i>La généreuse humilité</i>	<i>fol 182</i>
Chapitre XVIII.	
<i>La persévérance</i>	<i>fol 193</i>
Chapitre XIX	
<i>La parfaite soumission aux volontés divines</i>	<i>fol 202</i>
Chapitre XX.	
<i>Retraites par intervalles pour recevoir les ordres & les consolations de Dieu</i>	<i>fol 215.</i>



L'AMOUR AGISSANT

AVANT PROPOS

Dieu tire ordinairement l'âme à soi par d'admirables éclats de lumière, qui devançant le discours de la raison, et par ces tranquilles étendues de connaissances, qui lui découvrent en un moment /2/ les mystères de son salut, comme si elle était déjà dans le grand jour de l'éternité ; Elle voit au dessus du temps, du monde, de la nature, un premier principe éternellement heureux en la possession de son essence, où sont recueillies toutes les perfections dans une souveraine unité ; un acte infini dans un infini repos.

Quoique ces miraculeuses illustrations passent quelquefois dans l'esprit, comme des éclairs, elles y laissent des idées véritablement confuses, néanmoins assez fortes, pour attacher toutes les affections du cœur à ce souverain objet. /3/ Après ces spectacles éternels, l'âme ne peut plus voir les choses mortelles qu'avec mépris ; elle se sent tirée de la grâce à de plus sublimes emplois, et comme elle contemple les beautés du premier être, elle tâche d'en avoir en soi quelque ressemblance, afin d'en faciliter les approches à son amour.

Mais quand elle vient à se réfléchir sur les habitudes de sa vie passée, hélas ! qu'elle les trouve contraires au bien qu'elle adore ; elle y remarque les inclinations des sens qui la ravalent à des contentements de bête ; un esprit que les opinions et les curiosités /4/ remplissent de fausses idées, une volonté qui présente tous ses vœux aux idoles, que l'avarice, la vanité ; que l'ambition, que les extravagances de la nature corrompue ont élevées dans le monde ; elle se voit enveloppée de tant de ténèbres, au milieu de tant d'ennemis, qu'elle se croit obligée de s'en tirer, pour plaire à l'objet de ses amours, par les exercices, dont j'ai fait le précédent traité.

J'appelle un amour souffrant, quand il se reconnaît avec ces défauts qui lui sont très sensibles disgrâces, et de notables empêchements au dessein qu'il a de la jouissance ; il souffre /5/ de se voir si fort éloigné de ses légitimes prétentions ; d'être tous les jours dans les périls des combats ; dans des indigences semblables à celle d'un siège que l'on opiniâtre, et dans la contraintes de perdre ses forces ou sa liberté. C'est une espèce de mort d'abandonner ainsi les choses humaines ; et de

n'avoir plus de sentiment pour leurs plaisirs ; Mais l'amour qui est l'artisan du monde ne laisse pas longtemps cette mort, sans la récompenser d'une double vie ; de souffrant il devient bientôt, Agissant, et comme la nature ne tend par ses altérations qu'à disposer la /6/ matière à recevoir de nouvelles formes ; Ainsi l'amour sacré ne nous ôte la vie des sens, que pour nous en donner une meilleure et plus ample, dit notre Seigneur (*Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* Joan) ; parce qu'elle met les plus nobles puissances de l'âme dans de sublimes emplois, qui tendent à l'éternité.

C'est un feu qui premièrement purge le cœur de toutes ses qualités étrangères, et puis qui lui donne un surcroit de force, par la réunion qu'il y fait de ses vertus ; C'est un Prince victorieux qui après avoir défait la tyrannie dont les âmes étaient opprimées, agit fortement, pour y établir /7/ de bonnes lois. Si l'amour qu'ont toutes choses de leur bien proportionné, est le principe de toutes les activités de la nature ; s'il donne les industries et le courage aux animaux, le sentiment aux choses insensibles, comme aux plantes pour les objets de leur sympathie, et à l'aimant pour son pôle, que ne doit-il faire dans les âmes raisonnables, d'elles-mêmes passionnées, et que la grâce rend encore infiniment plus avides du souverain bien. Il leur inspire ces générosités, qui ne trouvent rien d'impossible avec les secours du ciel, et cette charité qui ne met point de /8/ bornes aux grandes actions hiérarchiques, qu'elle commence dès ce monde, pour les continuer éternellement en l'honneur de son objet infini.

Ces effets de l'amour divin son innombrables dans la vie spirituelle, comme ceux de la chaleur dans la nature : et certes il nous serait impossible d'en faire ici la description, si le Fils de Dieu ne les avait aucunement déterminés, en nous proposant certaines actions de sa vie, comme pour un modèle de la nôtre. Les anciens sages disaient que le Soleil est une image sensible des intelligences, et que comme il agit /9/ beaucoup plus par sa chaleur, que par sa lumière, qu'on doit de même juger que ces bienheureux esprits sont beaucoup plus occupés sur l'idée du bien par les actes de l'amour que de la contemplation. Jésus-Christ avait toutes les sciences et toutes les lumières possibles, néanmoins il ne les veut pas déployer au monde, mais comme il est né par l'opération de l'amour essentiel ; il achève tous les mystères de notre salut, moins par les éclats de sa sagesse, que par les flammes de son amour ; et nous donne aussi le sommaire de toutes ses lois, dans le précepte de la /10/ charité. Les belles actions de sa vie, dont il nous propose l'exemple dans l'Evangile, seront les règles sur lesquelles je conduis ce petit traité, pour voir ce que doit faire l'amour Agissant dans la vie intérieure, et puis dans les emplois extérieurs.

d'insignes faveurs dans sa vie cachée. Ce souverain Pontife était dans cette solitude, comme dans un sanctuaire, où il présentait des sacrifices de louanges au /16/ Père éternel pour le bien des hommes ; il contraignait déjà les Démons d'abandonner les idoles ; il disposait insensiblement le monde à la doctrine qui lui devait être bientôt publiée, et ce Soleil ne laissait pas de donner quelques lumières, avec beaucoup de fécondités, quoiqu'il se fût couvert d'un nuage.

Nous pouvons dire que s'il est venu pour notre justification, comme dit l'Apôtre, et pour nous instruire, par ses exemples, devant que nous informer de sa doctrine, il a mené cette vie cachée pour nous faire voir qu'elle est nécessaire /17/ à ceux qui commencent à s'appliquer à la piété. Sitôt qu'un homme donne son consentement au trait de la grâce ; Il fait ses efforts, pour se délivrer de tout ce qui peut être un empêchement à l'intégrité de son dessein ; Dans les premières chaleurs de son amour, son âme se considère comme s'il n'y avait en toute l'étendue de l'être qu'elle et Dieu ; elle n'a des vues, des désirs, des affections que pour lui ; elle lui consacre toutes ses puissances, elle lui en cède la monarchie, et afin de favoriser son dessein, par l'éloignement de tous les autres objets, afin de se /18/ donner à soi-même l'assurance de ce qu'elle promet de fidélités, elle se jette dans la solitude ; elle se croit obligée de répondre à la voix secrète de la vocation, par cette secrète correspondance ; une à un, disait le bon F. Gilles, compagnon de notre Père S. François : pour signifier le bonheur de la vie intérieure, dont l'unité nous divise des autres choses pour nous réunir à Dieu.

Le Corail, où l'on voit le commencement du végétal, ne croit qu'au fonds de la mer, et se durcit en pierre sitôt qu'il prend l'air ; l'éponge, où commence le sensitif, se /19/ tient couverte pour profiter dans une eau trouble ; toutes les semences où sont les principes d'une nouvelle production, sont enveloppées de matières, qui les déguisent, et qui les dérobent à l'avidité de leurs ennemis ; c'est ainsi que la vie spirituelle cherche en ses commencements ses suretés, dans une retraite qui n'a ses conversations qu'avec le ciel, et comme la nature commence la formation de notre corps, par les tuniques qui enveloppent son ouvrage, comme elle achève les parties nobles dans l'intérieur, devant celles qu'elle destine aux autres emplois ; la grâce /20/ fait de même un fonds, un trésor de sainteté, devant que se résoudre aux combats, qu'il lui faut rendre dans les diverses occasions du monde.

Celui qui peut établir en soi cette vie cachée, jette les bons fondements d'un édifice, que les orages, ni les déluges ne pourront abattre ; il prend les habitudes généreuses d'une piété sans fard, sans faiblesse, sans hypocrisie ; il a chez soi son asile, dans les fâcheuses rencontres de la fortune ; il a son temple, son Autel, où il peut offrir mille fois le jour des sacrifices de louanges à Dieu. Il tient comme lui la /21/ la lumière dans ses mains, (*In manibus suis abscondit lucem Job 36*) à cause qu'il ne la répand pas par nécessité, comme le Soleil, mais avec une discrétion charitable ; et comme les bienheureux qui peuvent cacher quand il leur plait l'éclat de leurs corps ; Cette vie, cette dévotion intérieure est appelée de quelques uns, *essentielle* ; parce que comme les essences, elle est invisible, elle n'est pas si sujette que les autres à recevoir le plus et le moins, et sous une apparente oisiveté elle est le principe des plus éclatantes actions.

ses oracles ; Mais parce qu'il est aussi la première vérité, il veut que nos services lui soient rendus, avec des sentiments véritables ; de sorte que comme nos principaux emplois se font hors la vue des hommes, ils ne se règlent pas aussi par une fausse imagination, qui est l'artisanne des idoles, l'ennemie couverte et plus dangereuse de la piété.

Peut-on avoir des pratiques plus contraires à la sainteté de Dieu, plus injurieuses aux mérites de Jésus-Christ, plus abominables au ciel et à la terre que celles de ces faux spirituels /33/ qui sous prétexte de quelques lumières intérieures lâchent la bride à toutes leurs concupiscences. Ils s'imaginent d'être au dessus de la Loi, dans une sublime perfection des enfants de Dieu qui ne sauraient plus pécher, dans des emplois trop sérieux pour se divertir à châtier, les sens de leur insolence, dans de trop saintes tranquillités pour les interrompre par les combats de la vertu. De tous les frénétiques, ceux-là sont les plus malades, qui se croient les plus saints, et de toutes les âmes dissolues les pires sont celles, qui se couvrent d'un prétexte de /34/ piété, qui ne ressentant point leurs fautes sont incapables de pénitence, et dont la paix ne consiste qu'en l'extrême servitude qu'ils rendent à l'ennemi de leur salut. Quel sacrilège plus détestable que d'employer les dons de Dieu pour la défense du vice, comme si l'esprit divin, qui est aussi pur que la lumière, pouvait s'accorder avec celui des ténèbres ? Quelle imposture plus outrageuse au nom Chrétien, que de vouloir allier la dévotion avec la sensualité, ne distinguer les spirituels d'avec les mondains que par la mine et l'habit./35/

Ces maximes, et ces conduites sont impies, si l'Evangile est véritable : Car on n'y voit rien de plus âpre, que les commandements de mortifier tous les appétits du corps, de vivre dans l'intégrité des Anges et du nouvel homme créé selon la justice. Comme Moïse prit dessein de cette mystérieuse fabrique du tabernacle, sur l'idée que Dieu lui fit voir en la montagne ; Ainsi l'amour sacré forme notre vie sur le modèle éminent de Jésus-Christ ; et de notre âme, il en fait un temple, qu'il enrichit par l'imitation de ses vertus, pour le lui rendre plus agréable./36/

Il nous apprend à désarmer les passions, non seulement pour nous mettre en liberté de leur tyrannie, pour nous affranchir de leur violence, pour assurer notre paix en défaisant ces troupes rebelles, mais il conduit tout ce dessein victorieux par une pure intention de complaire à Dieu. Il veut établir les lois éternelles de sa justice dedans nous , comme elles sont au ciel, et dans la nature, et après avoir banni de notre cœur tout ce qui s'y trouve de séditieux ou de profane, il n'y laisse que des affections parfaitement résignées à la volonté divine. /37/

Cette sainte ardeur fait qu'un homme pratique toutes les vertus, dans une éminence, à qui le point héroïque de l'ancienne Philosophie n'est pas seulement une première marche, ni un préparatif à de plus sublimes mouvements. Sa prudence ne se contente donc pas de jeter ses vues sur le passé, le présent, et l'avenir, pour faire le choix des moyens convenables à sa fin ; ses lumières sont plus universelles et plus recueillies, parce qu'elles lui viennent de l'éternité. La foi le fait agir sur les ordres qu'il a reçus de la souveraine sagesse, comme son /38/ sujet, comme son agent, comme son ministre, comme son Fils, et qu'il accomplit avec d'aussi grandes promptitudes, que si déjà son esprit était affranchi des faiblesses humaines.

Sa force devient invincible, quand il se considère sous la protection du Monarque de l'univers, quand il se considère dans sa faveur, et avec le secours d'une grâce, qui se plait à se signaler dans nos imbécilités.

Avec cet esprit la tempérance tient les sens en sujétion par une souveraine autorité, qui leur commande sans avoir besoin /39/ de les combattre ; et par un saint dégageant des plaisirs du monde, après avoir goûté ceux du ciel.

Il commence les distributions de sa justice, en rendant à Dieu ses devoirs par tous les actes de Religion ; à soi-même, quand il assujettit les puissances sensibles, aux raisonnables ; et puis au prochain, par les bonnes œuvres de la charité.

L'homme, qui a ce sentiment de l'amour divin, vit avec cette ferme résolution d'éviter tout mal, et de faire tout le bien possible ; en toutes rencontres, il suit inviolablement les préceptes de la Loi, les /40/ mouvements de sa conscience ; les lumières de sa raison, et l'idée qu'elle conçoit d'une vie parfaite ; et parce que la grâce nous donne ces lois fondamentales de notre salut, et qu'elle les écrit avec des caractères de lumière dans notre cœur, pour s'en conserver l'intelligence, il se faut entretenir dans une continuelle attention sur soi-même.



L'ATTENTION CONTINUELLE SUR SOI-MÊME.

CHAPITRE IV.

Dieu est infiniment heureux, parce qu'avec ses autres infinies perfections il en a la connaissance et l'amour dans une très simple unité, qui lui est une éternelle possession /42/ de soi-même. Les Anges sont aussi toujours présents à leur intérieur, dit S. Thomas, d'autant qu'ils en ont la vue, sans le secours accidentel des espèces, mais par leur essence propre, qui étant simple, ne peut être divisée de soi, et se rend le premier objet de sa faculté intellectuelle qui voit toutes choses, comme le Soleil n'est jamais sans posséder en son globe le fonds impénétrable de ses lumières, qui éclairent tout. Ils ne se donnent non plus de relâche en cette jouissance d'eux-mêmes que le ciel en son mouvement, que la nature en ses actes de /43/ nutrition dans les sujets qui en sont capables, parce que cette continuelle activité dans les trois mondes, doit imiter autant qu'il se peut, la vie, et l'existence nécessaire du premier Principe.

Nos âmes sont véritablement des substances intellectuelles, mais étant ici jointes à la matière, elles tiennent beaucoup de ses obscurités et de ses langueurs ; elles ne se peuvent connaître que par des espèces ; leurs mouvements les divisent, les affaiblissent, les emportent hors les vues tranquilles d'elles-mêmes, et ne reviennent de cet éloignement, que /44/ comme les corps, par une espèce de réflexion ; et d'autant que ce retour qui les rend à soi, les fait aucunement

semblables aux substances intellectuelles, elles l'aiment, elles y trouvent de si solides satisfactions, que les anciens Philosophes mettaient en cela leur souverain bien.

La Musique nous est agréable, principalement à cause qu'elle suspend notre attention de tous les autres objets, et que ses accords rendent aux esprits, des mouvements réguliers, dont l'âme se sert aussitôt, pour revenir en soi-même par de profondes pensées, qui lui sont délicieuses./45/ L'entrée des grandes forêts nous surprend d'une sainte horreur, parce que l'ombre, le silence, l'aspect inaccoutumé de ces tiges majestueuses, dans des demi-jours qui en sont comme des mystères, rappellent notre esprit à soi, pour en faire le jugement, et d'autant que ces objets ne peuvent ni divertir, ni employer toutes ses forces, ils lui laissent des intervalles précieux pour se posséder.

Ces favorables rencontres de la nature sont les essais d'une plus heureuse retraite, que la piété donne à l'âme, quand elle lui ôte la vue, le sentiment /46/, l'amour des choses humaines ; quand elle fait délicieusement concerter ses puissances avec l'esprit de Dieu, et qu'elle lui donne des consolations indicibles, avec des étendues comme infinies dans son unité.

Cette âme est un assez ample théâtre, et un spectacle assez miraculeux à soi-même, quand elle s'élève au dessus de la nature, en la contemplation de son être, qui en contient les perfections par éminence, et plus encore quand elle se considère avec les immenses faveurs de la grâce, qu'elle regarde comme la participation /47/ d'un bien infini. Car si le monde sensible a tant de beautés, pour être l'objet de nos admirations ; il s'en doit trouver incomparablement plus dans ce nouveau monde intellectuel et comme divin, que la divine sagesse crée dans notre intérieur, sur l'idée de ses souveraines perfections, bienheureuses en elles-mêmes.

Là nous pouvons voir les miracles de la Providence divine, en notre vocation, en notre conduite ; Nous entendons là des voix qui nous annoncent hautement la gloire de Dieu, qui nous instruisent de ses volontés, et nous /48/ recevons des douceurs qui nous animent d'une autre vie que la naturelle.

Que la méconnaissance, que l'infidélité serait extrême, de ne pas se trouver chez soi, quand Dieu nous vient visiter, et de n'être pas en état de recevoir les faveurs qu'il nous y apporte. Jésus-Christ nous avertit d'être toujours sur nos gardes, comme dans une citadelle d'importance, parce que nous ne savons pas le moment, où notre Prince doit y faire son entrée, ni le temps où nos ennemis ont résolu d'y donner l'assaut.

Si nous sommes un spectacle /49/ continuel aux yeux de Dieu, des Anges et du monde, comme dit l'Apôtre, le moyen de les contenter ; le moyen de nous conduire avec la bienséance que la souveraine perfection demande de nous, si nous n'avons toujours les yeux sur nous-mêmes ; Nous y trouverons mille défauts à réformer, milles fâcheuses rencontres, des mauvais pas, des précipices, tant de désordres que l'on ne saurait éviter, tant de vertus que l'on ne saurait acquérir, sans cette actuelle présence dans l'intérieur.

C'est une économie, c'est une police, qui /50/ demande toujours les yeux de l'âme, où elle ne manque point aussi d'occasions pour y déployer ses lumières et ses générosités, si elle veut régler toute sa conduite, sur les lois du ciel. Quand elle fait quelques notables progrès en la vertu, ce lui est une douce occupation d'en dresser

éblouie, quand elle pense se considérer, comme on ne voit que la face éclatante du Soleil, sur la glace d'un miroir qui le représente.

Quels peuvent être les sentiments de cette âme, qui a perdu l'estime du monde et de soi-même, sinon que comme elle rapporte à Dieu tout ce que les créatures lui montrent de perfections, elle l'adore aussi comme l'unique et le souverain objet de ses amours. Quand elle se voit, et toutes les autres choses dans cette continuelle /57/ dépendance ; quand elle voit qu'elle ne subsiste, que par ce qu'il la soutient ; qu'elle n'agit que par ce qu'il lui en donne la force ; elle s'abaisse dans les profonds aveux de son néant, elle n'est que poudre, et que cendre, afin de se mettre dans les humilités d'une posture propre à l'hommage qu'elle lui veut rendre.

D'abord elle demeure ravie, dans le sublime sentiment qu'elle conçoit de cette souveraine Majesté, et s'abandonne à cette confuse pensée, de ne pouvoir assez reconnaître, ni adorer l'infini, que par le silence : Mais quand elle se /58/ sent toute pénétrée de ce premier être ; quand elle voit en soi une lumière, qui ne peut être enveloppée de ses ténèbres ; quand elle y sent une force qui triomphe de ses infirmités, une vie essentielle qui la relève de son néant, son amour prend de là les généreuses résolutions de n'être point sans agir : Mais que faire sur un objet infini ? Elle ne peut pas lui donner, ni lui désirer des excellences qu'il n'ait pas, tous ses souhaits son prévenus par une éternellement heureuse possession de tout le bien possible, néanmoins elle veut, elle aime, elle adore en lui ces /59/ souveraines grandeurs, avec tout ce qu'elle peut d'agrément, et trouve cependant sujet de lui donner, même à cause qu'il ne saurait recevoir, quand elle offre des sacrifices de louanges à ses perfections infinies.

Après tous les dégagements, toutes les intégrités, où l'amour veut ici paraître, il se trouve toujours dans l'intérêt ; le temps n'a pas assez d'étendue, notre esprit et notre cœur n'ont pas assez de lumières, ni d'affections pour l'acquit de tous nos devoirs ; Car en ce moment où je veux adorer Dieu, à cause de sa /60/ souveraine grandeur, je suis obligé de le servir en reconnaissance de ses bienfaits, et la misère de notre condition nous réduit nécessairement à l'un de ces deux défauts. Travaillons au moins par intervalles à ce qu'il ne nous est pas permis de faire ni dans la perfection, ni dans la continue ; Ces reprises soulageront la faiblesse de notre esprit, et par ce qu'il ne se peut pas toujours tenir élevé dans ces purs et sublimes sentiments des grandeurs de Dieu, il faut revenir en nous-mêmes, pour y considérer ses faveurs, et de l'oraison de louange, /61/ passer à celle des actions de grâce.

Le sujet en est infini : Car tous les biens que la divine bonté nous fait, tous les maux dont elle nous favorise dans l'ordre de la nature et de la grâce ; notre vie, notre vocation, ces lumières-mêmes qui nous en donnent la connaissance, cet amour qui en conserve le ressentiment, sont des présents inestimables de sa main, qui peuvent être l'objet d'une éternelle méditation.

Certes l'amour que nous avons pour nous-mêmes se trouve bien glorieux d'être fécondé par celui /62/ de Dieu ; je puis me désirer du bien, puisque Dieu m'en désire, et qu'il m'en donne ; s'il m'aime, je me puis aimer ; mais que mon amour prenne ses ordres du sien, qui tend à renouveler en moi l'image de ses perfections, afin que j'agisse plus efficacement pour sa gloire.

C'est une puissante preuve de mes infirmités, que quand je veux le remercier de ses dons, je me vois contraint de lui en demander de nouveaux ; de le prier que s'il me gratifie de ses lumières, de ses consolations, de ses mouvements sacrés, il me donne aussi la grâce de m'en /65/ servir, selon les desseins éternels que sa providence a dessus moi.

Je ne lui demande point les richesses, les honneurs, les autres biens de fortune, qu'autant qu'il en faut pour éviter des orages, où ma faiblesse demeurerait opprimée ; je ne lui demande point cet éclat qui gagne les yeux des hommes, qui met l'âme dans le péril de la vanité, qui partage nos affections, et qui divise le cœur, s'il ne le profane. Notre vie est assez heureuse, si elle peut être innocente ? Pourquoi tant de soins pour un si petit voyage ; glissons légèrement sur les /64/ choses humaines, comme sur un mauvais pas, et que nos souhaits, nos plus solides entretiens regardent l'éternité.

Je demande donc à Dieu une parfaite connaissance de moi-même ; de mes défauts pour m'en corriger, de mes infirmités pour en avoir de la défiance, de mon néant pour me tenir toujours trop gratifié, dans quelque basse condition que ce soit, où sa providence me voudra réduire. Je lui demande les lumières nécessaires pour le connaître, afin de l'adorer et de le servir. Le sommaire de tout ce que je lui fais de demandes, c'est que je le /65/ puisse aimer sur toutes choses, que je ne vive, que je n'agisse que pour sa gloire, comme je ne subsiste que par sa pure bonté.

Si je lui offre un sacrifice de louanges, je me considère comme un néant sous ses grandeurs infinies ; Si je lui rends mes actions de grâces, je fais un aveu de mes faiblesses, qui ont été soulagées par ses pures miséricordes ; si je lui fais des demandes, je me confesse un pauvre débiteur insolvable, réduit à me charger de nouvelles obligations, au temps qui me demande l'acquit de mes premières ; de sorte que comme mes faiblesses /66/ servent toujours de sujet à ces trois manières d'oraison, j'en dois toujours conserver le sentiment. Toutes les autres méthodes qui conçoivent Dieu, comme un Père, comme un ami, comme un époux, ont des élévations et des confidences qui peuvent être fautives ; Mais jamais on ne peut faillir de l'adorer avec de profondes humiliations, et une parfaite dépendance de son souverain pouvoir. Les Anges, avec tout ce qu'ils ont de lumières, de chaleurs, d'intégrités, tremblent devant le trône de sa Majesté divine, comme par un aveu, qu'ils ne lui sauraient /67/ rendre tout ce qu'elle mérite d'adorations, et que se donnant tous entiers à ce sacré ministère durant une éternité, ils font toujours infiniment moins qu'ils ne doivent. Nous avons à le servir ici en vue de ses perfections infinies, pour reconnaître, pour recevoir ses faveurs ; Ce nous est donc un assez grand emploi dans la vie intérieure, pour n'y être point oisifs, et cela nous donne assez de matière, pour entretenir toujours les flammes de notre oraison.

Elle peut être dite continuelle, parce que dès ce premier moment, où /68/ l'âme se présente à Dieu, elle s'immole à son service pour tout l'avenir ; et ne met point de bornes aux saintes propositions qu'elle fait de lui agréer. Cette dévotion lui devient une solide habitude, qui règle toutes les actions particulières de sa conduite ; et si la faiblesse humaine la divertit quelquefois de ces sublimes entretiens, elle s'en relève par une rectitude d'intentions, et par des élans d'amour, qui récompensent ces pauses. Ces petits intervalles de divertissements n'empêchent pas que l'oraison ne soit dite continuelle ; comme nous disons que les /69/ flammes pointent continuellement en haut, quoiqu'elles s'abaissent, ou qu'elles flottent par ondes

dessus la matière, et comme on n'estime pas que l'œil soit interrompu dans son action par ces fréquents mais subtils abaissement de paupière, qui épargnent son humeur contre la vivacité des rayons. Il faut que la terre soit exposée à l'influence du ciel pour en recevoir ses fécondités, et il faut que l'âme s'entretienne en la présence de Dieu, par une continuelle oraison, si elle veut faire quelque progrès en la vertu.

tout puissants, elle se propose un bien plus solide, et quand on se voit élevé des faiblesses de la nature jusques dans quelques degrés considérables de vertu, on a sujet d'espérer /76/ de Dieu qu'il achèvera son œuvre, que sa grâce nous portera par les divers degrés de mérites, à cette dernière béatitude, où la rencontre de tous les biens doit donner l'accomplissement à tous nos desirs.

Il nous faut donc imiter ces animaux mystérieux d'Ezéchiel, qui aidant leur course avec leurs ailes, ne faisaient qu'effleurer fort légèrement la terre, et allaient toujours en avant, avec une extrême vitesse, sans retour, et sans repos. Oublions tout le passé, dit l'Apôtre ; si nous tenons compte des vertus que nous avons acquises, que ce soit pour /77/ rendre à Dieu ce que nous lui devons de louanges, et non pas pour arrêter là nos prétentions : Il nous reste encore de grandes conquêtes à faire, pour imiter notre chef ; la gloire qu'il s'est acquise et qu'il nous promet, est un à venir qui demande toutes les attentions de notre esprit, et toutes les ardeurs de notre courage.

Voilà certes de grands emplois pour l'âme dans cette vie intérieure, d'avoir à combattre les révoltes de la nature, à faire un trésor des plus solides vertus ; à recevoir les grâces, les volontés, les consolations de Dieu ; à lui /78/ rendre nos devoirs et nos complaisances ; à croire toujours en perfections, pour imiter les siennes infinies : Voilà de magnifiques desseins, qui vont plus loin que le temps et que la nature, jusques dans l'éternité, et néanmoins toutes ces grandes choses qui se peuvent faire dans la retraite, paraissent quelquefois fort petites à notre amour ; notre cœur sent en soi des desirs immenses d'agir davantage pour les intérêts de Dieu ; il est emporté par des ardeurs universelles et impatientes, d'où il présage de grands effets, avec une étonnante suspension de /79/ ce qui en doit réussir. Il donne donc large à ses flammes, il échappe de sa retraite, et cherche de plus libres étendues dans les emplois extérieurs.



LE DÉSIR DE SE PRODUIRE A L'EXTÉRIEUR

CHAPITRE VII.

Le feu porte la première pointe de ses flammes en haut, mais parce qu'elles se dissipent en s'élevant, il les étend dessus la matière, où elles prennent des forces, pour /81/ faire bientôt après de plus grandes élévations ; Cet élément, qui est le principe des activités dans la nature, donne à toutes les choses des mouvements semblables au sien, et cette même propriété de commencer leur croissance par la longueur, devant que prendre leurs justes proportions dans la

latitude. L'amour divin fait quelque chose de semblable dedans nos âmes, car ses premières saillies leur font abandonner les contentements du monde, et les élèvent tout droit à Dieu, comme si elles en devaient aussitôt avoir une entière jouissance : /82/ Mais parce que nos facultés se trouvent trop faibles, pour s'entretenir toujours dans ces sublimes sentiments, une secrète inclination nous ravale aux emplois extérieurs, pour y récompenser notre défaut, et y prendre de nouveaux mérites, qui nous donnent après de plus grandes dispositions à nous approcher du souverain bien.

Comme les étendues de ce feu sacré viennent quelquefois de votre faiblesse, elles procèdent aussi bien souvent de ses fécondités ; Car si selon S. Denys, l'amour divin n'a pu demeurer stérile en lui /83/ -même ; si par les effusions de sa bonté, il s'est fait des matières pour les recevoir ; s'il a formé des images de sa perfection dans le temps, et dans le monde comme de nouveaux sujets de complaisance ; si son effet ordinaire est de joindre les choses élevées avec les basses, pour les mettre dans une communauté de ses biens, par une union qui représente son unité, c'est une marque qu'il possède les grandes âmes, quand il les abaisse comme lui au soulagement des autres.

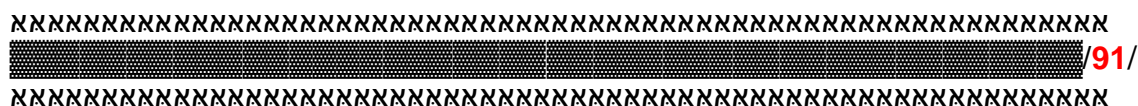
Cet homme a découvert dans ses contemplations ce qui se doit pratiquer pour l'établissement de la /84/ sainteté durant cette vie ; il en a fait les heureuses expériences dans sa conduite particulière ; il s'est parfaitement instruit en l'étude de ces éternelles vérités C'est pourquoi comme l'amour divin a passé des idées de l'éternité aux productions qu'il a faites avec le temps ; comme Moïse descendit de la montagne, pour informer le peuple des lois qu'il y avait vues ; et comme l'adresse qu'on les soldats à faire des armes contribue beaucoup à leur générosité ; Ainsi ces lumières, ces ardeurs, ces saintes épreuves portent un bon courage à se prodiguer pour le /85/ service de son prochain.

Si quelquefois il jette les yeux sur le monde, pour y louer la bonté de Dieu par ses œuvres ; il y voit de précieuses qualités qui se perdent faute de conduite : il y voit des mouvements trop précipités qu'il faut retenir, des langueurs qu'il faut animer ; des aveugles qui se vont perdre si on leur donne la main ; des malades qui périssent faute d'un petit remède ; il voit mille occasions qui sont des matières à la vertu, pour en tirer de grands biens ; Dieu qui n'est pas servi du peuple, parce qu'il n'est pas annoncé, ses lois qui ne sont pas observées, /86/ parce qu'elles sont inconnues ; une bonne âme ne peut pas demeurer indifférente parmi ces nécessités publiques, car elle s'estimerait coupable du mal qu'elle peut, et qu'elle ne voudrait pas empêcher.

La contemplation a véritablement ses douceurs et ses tranquillités miraculeuses ; mais l'amour trouve que c'est une générosité d'interrompre cette grande paix pour la querelle de Dieu ; et que tous ces sentiments délicieux doivent être immolés dans ces rencontres, où il s'agit de sa gloire. Il s'anime à cette entreprise pour l'exemple /87/ de Jésus-Christ où il voit une personne divine, qui s'abaisse jusqu'à l'union de la nature humaine ; un homme-Dieu qui tient les rayons de sa gloire toujours en éclipse, afin de rendre sa conversation plus supportable aux esprits du peuple. S'il donne les nuits à l'oraison, il emploie les jours entiers aux œuvres de la charité, il fait ordinairement des miracles le jour que l'on destine au repos, pour nous apprendre qu'en ces rencontres on le peut quitter avec beaucoup de mérites par un amour généreux et tout désintéressé : et comme les lois Romaines

/88/ permettent d'ôter les images des empereurs d'un édifice public, pour les refaire, et pour les y remettre après avec plus de magnificence ; ainsi l'on doit perdre en certains temps, les dévotions sensibles, pour de charitables, qui remettent la ressemblance de Dieu dans le prochain.

Tous les saints le pratiquèrent ainsi : les Apôtres ayant reçu le saint Esprit, ne purent plus demeurer dans une ville, ni dans les emplois d'une vie particulière ; ils se répandent par tout le monde, comme un air que le froid avait entassé dans /89/ un petit lieu fait de prodigieuses saillies, quand il vient à se dilater par la chaleur, et n'y a point d'empêchements qu'il ne force pour se donner la liberté de son étendue. Ainsi l'on a vu des solitaires quitter leurs déserts, et s'engager même dans les charges, pour donner secours aux pressantes nécessités de l'Eglise. Car le ciel élève l'homme de bien avec d'éminentes qualités, pour être un asile à tous les autres, dit Philon, c'est pourquoi il ne se doit pas refuser à leurs secours ; C'est un Ange qui doit prendre un corps, se rendre visible, parler le langage des hommes, se rendre compagnon de leurs voyages et de leurs fortunes, quand il s'agit d'étendre la gloire de Dieu.



ÉTENDRE AUTANT QU'IL EST POSSIBLE LA GLOIRE DE DIEU.

CHAPITRE VIII.

Quelques protestations, quelques serments que l'amour humain nous fasse de son intégrité, on voit par une /92/ sensible expérience qu'il ne cherche rien que ses intérêts. Car son objet étant limité de sorte que plusieurs n'en peuvent avoir une entière possession, et que l'un perd ce que l'autre y gagne, la jalousie tient les beautés captives, et leur dérobe ce qu'elles méritent de gloire, pour s'en conserver une plus tranquille jouissance. L'amour divin garde un procédé directement contraire à celui de ces basses et tyranniques inclinations. Car il nous fait reconnaître que Dieu est une infinie bonté, qui mérite seul les affections de toutes les créatures raisonnables, /93/ il nous fait aussi souhaiter que toutes l'aiment, que toutes l'adorent et le servent.

Dès lors que je l'ai mis en possession de mon cœur, et que je l'en ai rendu le monarque souverain, je n'ai point de plus sensible intérêt, que de publier sa gloire ; Et parce que je me sens trop faible en cette entreprise, je voudrais pour mon soulagement et ma satisfaction que tous les esprits, toutes les bouches, et toutes les

plumes fussent continuellement occupées à le louer ; Je pense avec plaisir à tant de millions d'esprits bienheureux qui n'auront /94/ jamais que ce seul emploi, et certes ils peuvent bien trouver des félicités immortelles à présenter des sacrifices de louanges à une souveraine bonté qui est à soi-même l'objet de ses amours et de ses complaisances infinies.

Les cieux, les éléments, toutes les créatures matérielles le louent, parce qu'elles montrent les effets de sa bonté, de sa puissance, de sa sagesse en la police invariable de leurs êtres, et de leurs actions. Elles le louent principalement, parce qu'elles nous donnent sujet de le louer, quand elles nous montrent tant de beautés, quand /95/ elles nous rendent tant de services, et qu'elles remettent ainsi sur nous, l'obligation de rendre la gloire à notre commun Créateur.

Mais hélas, c'est plutôt étouffer cette gloire que l'étendre, de la commettre à l'esprit de l'homme si faible et si rétréci ; comment est-il possible que je loue Dieu pour toutes les créatures, dont je n'ai pas même la connaissance ? Les plus sincères affections n'ont pas des mouvements si réguliers que le ciel ; il ne se trouve point de constante si solide que la terre ; ma vue ne peut pas porter par tout le /96/ monde, comme la lumière du Soleil : je fais donc ici une cession publique de mes forces ; je n'ai que les sentiments et les désirs pour les effets ; je donne comme le Prophète, mes applaudissements, à toutes les choses qui annoncent la gloire de Dieu, et je l'étends par mes très humbles soumissions qui le confessent infiniment plus louable.

Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de s'acquitter dignement de cet office parce que sa science comprenait l'étendue de tous les siècles, et sa charité surpassait infiniment celle des Anges ; Ils annoncent aussi dès sa naissance que la gloire /97/ est rendue à Dieu, comme si jusques là, elle ne lui eut pas été rendue avec ce qu'il fallait de perfection. Il se dit n'être venu que pour l'honneur de son Père, qu'il avance, quand il extermine les Démons et les péchés du monde ; quand il instruit les hommes par sa doctrine, et par ses exemples ; quand il leur fait ressentir les effets miraculeux de ses miséricordes ; quand par sa mort il rend la vie et l'entrée du ciel à des âmes qui glorifieront éternellement Dieu.

C'est de la plénitude de ses grâces, dit l'Apôtre, que nous avons tous reçu /98/ les saintes inclinations, et ces divines ardeurs, qui nous immolent à son service ; Ce fut par son influence que les Apôtres eurent la générosité de publier son Evangile, contre les expresses défenses des juifs, et qu'ils le portèrent par tout le monde, avec assez de courage, pour le signer de leur propre sang : Enfin c'est ce souverain Pontife qui donne à tous les fidèles des lumières, des mérites, de la sainteté, et une espèce de sacerdoce pour présenter à Dieu des sacrifices de louange, par toutes les dévotions et des œuvres de piété autorisées de l'Eglise./99/

Quand ils bâtissent des temples, ils dressent des trophées aux vertus de Jésus-Christ, ils élèvent des monuments, qui doivent annoncer sa gloire aux siècles à venir : les cloches imitent les Anges, avec leurs voix comme d'une multitude, qui prouvent ce qu'elles publient ; qui ne veulent point laisser de tiédeurs dans notre cœur, ni de divertissements dans notre esprit, quand elles remplissent tout l'air, et toutes les oreilles de leurs joyeuses acclamations : Le peuple n'a plus de sentiments, de forces, ni de joies que pour le service de Dieu, dans les agréables /100/ transports de sa psalmodie, et cette harmonieuse rencontre de voix, rend ses hommages à la souveraine unité, qui est le principe de toutes les diversités, le nœud de toutes les alliances, le centre de notre dernière béatitude.

Un homme de bien, qui fait en soi les heureuses expériences des miséricordes de Dieu, qui voit et qui sent régner sa souveraine Majesté dedans son cœur, voudrait donner ces mêmes sentiments /105/ à tout le monde ; mais parce qu'il se trouve investi de toutes les fausses opinions, de tous les vices, de toutes les mauvaises habitudes qui ont gagné les esprits du peuple, il croit que pour voir un plus favorable succès de ses desseins, il a besoin de quelque secours. Il fait comme ce généreux Mattathias, qui voyant les juifs sous l'oppression d'une tyrannie qui profanait les autels, et violentait les courages, se retire avec quelques troupes dessus la montagne, après avoir fait cette publique proclamation ; quiconque aura le zèle de la loi, me suive. /106/

Les plus grands saints ont eu des pratiques fort semblables, et quand ils se résolurent de faire la guerre aux vanités du monde, ils levèrent aussitôt de saintes congrégations de personnes animées de leur même esprit, et donnèrent ainsi commencement à tous les instituts dont l'Église reçoit à cette heure de si favorables secours.

Ils firent cela sur l'exemple de Jésus-Christ, qui assembla le collège de ses Apôtres, dès qu'il voulut commencer la publication de son Évangile. Et suivent aussi les mouvements de la charité, qui /107/ porte d'elle-même à l'union : Elle est un feu qui rallie les choses semblables ; qui purge et qui convertit en soi celles qu'une mauvaise constitution rendait contraires à ses qualités : et comme elle contient en éminence toutes les vertus ; comme elle a formé le plus auguste Sacrement de l'Église sous des espèces qui nous représentent l'union, elle réduit aussi les personnes d'une même zèle dans de saintes assemblées. Elle commence par cette petite communauté, les grands desseins qu'elle a pour la conversion de tout le monde ; elle se console de faire /108/ des corps, d'agir déjà sur une multitude de têtes, comme une cause universelle, et de se multiplier dans le monde, par ces chastes productions.

Ceux que la piété rallie de la sorte, sont comme une petite Église toujours assez grande, pour recevoir les bénédictions que l'esprit de Dieu promet à deux ou trois qui s'assembleront en son nom. Ils se conservent en leur devoir, par une foi mutuelle qu'ils se donnent de leurs fidélités envers Dieu ; Ils se fortifient dans leurs saintes résolutions ; ils s'animent tous les jours à de nouveaux progrès, par la douceur /109/ de leur conférence, par l'exemple de leurs vertus, par la rencontre de leurs lumières et de leurs chaleurs. Ils espèrent tout de l'amour sacré qui leur préside, qui commence leur assemblée, et qui leur fait voir les essais de ces parfaites unions réservées au temps, que Jésus-Christ sera tout en toutes choses.

Ces troupes sacrées sont nécessaires, pour tenir le monde en son devoir, pour arrêter ses rébellions, contre les victoires et les volontés de notre Prince. Car plusieurs personnes animées d'un même zèle font une voix publique qui donne des /110/ blâmes au mal, des louanges à la vertu, de la réputation aux personnes de probité pour les élever aux charges ; ils tiennent les yeux toujours ouverts pour observer, que rien ne se passe au désavantage de la piété ; leurs bouches employées à confondre les erreurs, leurs industries, leur faveur, leurs courages toujours en haleine, leurs forces unies, afin d'agir plus efficacement pour la félicité publique des hommes, qu'ils aiment tous d'un égal amour.

/121/ à qui toutes les choses naturelles doivent rendre leurs hommages, il ne faut point douter que sa souveraine Majesté ne le tienne sous une très particulière protection : Et par ce que notre vie ne se peut entretenir sans ce commerce de biens, et cet ordre de dignités qui fait nos polices, nous devons croire que sa souveraine providence s'étend sur toutes ces choses nécessaires à notre conservation, puisqu'elle paraît avec des bontés si magnifiques, et de si exactes diligences en l'accomplissement des moindres petites chose de la nature. **/122/**

C'est un sentiment Religieux qui s'est trouvé commun, parce qu'il est naturel entre tous les peuples ; Tous ont présenté des vœux pour avoir de favorables effets, ou pour rendre des actions de grâce dans les affaires d'importance, comme par une confession publique, qu'elles dépendent du ciel.

Les Chrétiens reçoivent cette vérité pour indubitable après les articles de la foi qui la leur enseignent ; après mille épreuves qui leur ont fait voir, que Dieu donne les félicités aussi bien à leurs affaires, qu'à leurs âmes ; qu'il est l'unique cause de leur **/123/** salut dans l'Église et de leur bonheur dans le monde, et que c'est sa seule Providence qui fait ici les grandes fortunes. De là vient que quasi tous les temples ont été bâtis et dotés en reconnaissance de quelques signalés bienfaits reçus de Dieu ; et comme des monuments qui faisant paraître la gratitude d'un siècle, remplissent tous les suivants d'une sainte confiance envers la même bonté.

Ce n'est pas sans sujet que Jésus-Christ désirait la foi en ceux qu'il voulait obliger de quelque miracle, parce que c'est avouer la sagesse, la toute-puissance, la bonté de Dieu, **/124/** de reconnaître, qu'il sait, qu'il peut, qu'il veut secourir nos nécessités, et ce sentiment est une grande disposition pour mériter la grâce qu'on lui demande, s'il est vrai qu'il se plaise d'entretenir un commerce de ses présents, avec nos vœux.

Quand je considère qu'éternellement Dieu m'a aimé, devant que je fusse et que je l'aimasse, parce que c'est son amour qui m'a donné l'être et la grâce de l'aimer ; Cette pensée me fortifie dans une sainte confiance, qu'il ne manquera pas de m'aimer quand je l'aime ; et de me secourir, quand je l'en prie. **/125/**

Pour nous exprimer sensiblement les tendresses de sa bonté, le Prophète nous dit qu'il nous couvre d'un bouclier impénétrable ; qu'il nous garde comme la prunelle de son œil ; qu'il nous défend sous ses ailes, comme fait une poule ses petits ; qu'il emploie toute la milice du ciel pour notre garde ; qu'avec son secours nous ne devons rien craindre entre les ruses et les efforts de nos ennemis.

Jésus-Christ abrège toutes ces considérations par un bon mot, quand il nous instruit à prier Dieu, comme notre Père, avec ce titre d'amour qui le met **/126/** dans nos intérêts, et nous, comme dans le droit de ses biens. Il tient le cœur des Princes en sa main, pour en faire écouler tout ce qu'il lui plaira de faveurs ; il met, quand il veut, les esclaves dessus les trônes ; il peut commander le calme aux passions de l'homme, comme aux vagues de la mer, et de toutes nos infirmités il s'en peut faire des occasions pour signaler hautement sa gloire.

Il a principalement fait éclater ses prodiges dans les guerres parce qu'elles déterminent la fortune des particuliers, des familles, et des états, et que par la **/127/** rencontre de tous ces intérêts, elles tiennent les yeux plus attentifs à l'effet de sa providence. L'histoire sainte est toute pleine des victoires miraculeuses qu'il a données à son peuple, on l'adorait aussi comme le Dieu des combats ; et les

Cet abandon de toutes choses rompt véritablement /133/ nos liens, mais il ne nous donne pas encore le mouvement ; il ôte la crainte, mais il n'échauffe pas assez le courage ; la vraie générosité vient de l'amour, qui concevant l'idée d'un bien infini, s'y porte avec d'extrêmes ardeurs, et ne trouve rien de trop grand, ni d'impossible dans les occasions, où il pense de lui agréer.

L'amour sensible est dans le cœur des animaux un feu qui enflamme les esprits, qui fait bouillir le sang dans les veines, qui guérit ainsi les froides et mornes qualités d'une complexion moins agissante, qui lui donne des /134/ transports semblables à ces impétueuses saillies qu'il fait pour dompter toutes les matières ; aussi l'on ne voit point d'amours sans combats, entre les bêtes même les plus sociables, et quand aux hommes dont le tempérament est déjà sous le domaine du feu, ils ne souffrent pas seulement, mais ils affectent l'inclination de combattre pour l'objet qu'ils aiment. C'est de là que vient cette déplorable vanité des duels ; c'est de là que les livres, et les théâtres flattent agréablement notre curiosité, quand ils savent bien mêler les aventures de cette passion avec /135/ celle de la guerre.

Je rapporte ces effets de l'amour sensible, parce que de semblables peuvent être produits par l'amour divin ; car il fait des impressions sur le corps, comme un grand nombre de saints, nous en ont donné l'expérience ; il échauffe, il dilate même le cœur, il enflamme les esprits, et quand il a fait concevoir à la raison qu'on se doit sacrifier à tous les travaux, pour le service de Dieu, il se porte dans les entreprises, avec d'invincibles générosités.

Ce qui s'oppose à ses flammes ne fait que les réfléchir, et leur donner /136/ plus de forces, pour des effets plus admirables que ceux qui se voient par les fourneaux des mines et de réverbère. A quelles extrémités ne se portent les courages ; la nature prodigue tous ses intérêts, elle s'anime par ce qui la devrait étonner, elle court allègrement aux supplices et à la mort dans les querelles entreprises pour un sujet de Religion. Enfin depuis que l'amour s'est rendu le maître du cœur, il veut dominer sur toutes les autres choses, qui n'en sont que les dépendances ; il sait que nous devons tout à Dieu, par une infinité de titres, il /137/ agit aussi pour ses intérêts, entre tout ce qu'il trouve de difficultés, avec le même courage que doit avoir un ambassadeur, pour soutenir l'honneur de son Prince, au milieu de ses ennemis.

C'est de là que les Prophètes semblaient avoir un front d'Airain, pour n'y recevoir aucunes impressions ni de la honte, ni de la crainte, quand Dieu les pressait d'annoncer ses volontés aux puissances de la terre : C'est de là que les Apôtres prirent la résolution d'assujettir tout le monde à la vérité de l'Évangile, d'aller sans crainte à travers /138/ l'orage des persécutions, dont ils étaient menacés, avec cette ferme créance que les Chrétiens feraient leurs plus grands progrès dans les plus grandes ruines.

Je puis tout en celui qui me conforte, dit S. Paul ; j'agis sous une autorité souveraine, qui tient toutes choses dans une parfaite obéissance ; qui dispose absolument de celles-là mêmes qui ne sont pas, et d'une parole, les met dedans l'être, et dans les parfaites dispositions de le servir. Sa Providence peut donner les succès comme il lui plaira dans les affaires : mais tant que ses /139/ divines volontés me seront connues, j'agirai de tout mon pouvoir pour les accomplir ; Rien ne m'empêchera d'avancer sa gloire, et par la fidèle conduite de mon intention, et par toutes les bonnes œuvres, que la charité m'oblige de rendre au prochain.

Christ, au salut des âmes, rachetées au prix de son sang ; elle présente donc le flambeau devant les yeux qui s'étaient jetés dans les ténèbres, elle tend la main pour la conduite de ceux qui s'opiniâtrent à refuser la lumière, elle crie par tout, par ses exemples /146/ et ses exhortations : Mondains que pensez-vous faire ? Ces biens, où vous mettez votre bonheur, sont faux ; leur amour n'a point de solides consolations, et vous peut embarrasser dans des malheurs infinis ; ces vanités disparaissent comme les songes, les plus longues vies sont toujours bien courtes, il reste une éternité dans laquelle vous serez heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal que vous aurez fait ici : Pensez à ce compte étroit que vous avez à rendre devant un Juge inexorable ; il n'y a point ici de véritables contentements, que dans /147/ l'intégrité du cœur, dans les pratiques de la vertu et les espérances qu'elles nous donnent du ciel ; Gardez les commandements de Dieu, vous devez cette fidélité à la grandeur infinie de ses perfections, à la reconnaissance de ses bienfaits, au repos et au salut de votre âme ; si vous souffrez ici tant de travaux, pour établir une petite fortune, que ne devez-vous faire, pour une félicité qui n'aura jamais de fin ?

Vous verrez une pauvre âme abattue d'un coup inespéré de disgrâces, dans les langueurs, et qui n'emploie les restes de sa /148/ raison, que pour accroître le ressentiment de son malheur. Dans ces ténèbres et dans ces orages, elle ne peut ni prendre de soi-même assez de conseil, ni assez de forces, pour se présenter à Dieu ; mais souvent elle pêche là contre la divine Providence, qu'elle devrait adorer, pour en recevoir du secours. Votre charité ne pourra souffrir ces désordres, sans les soulager par ses bons offices, témoignez votre affection, par vos visites, à cette personne affligée, et prenez sur vous une partie de son infortune, par quelques preuves sensibles de votre compassion, Mettez /149/ un lénitif à des plaies qui ne sont pas encore capables d'un plus grand remède ; faites-lui voir l'inconstance des choses humaines, qui travaille les autres familles des mêmes, ou des plus funestes accidents ; conjurez tous ces fantômes, que la crainte et que les autres passions lui mettent devant les yeux pour la jeter dans le désespoir ; qu'elle voit la fin de son mal dans une rencontre où elle s'en imaginait les progrès ; qu'elle voit les biens qui peuvent venir de cet accident ; enfin que vos consolations l'élèvent jusques dans le ciel ; pour lui montrer là /150/ les bienheureux qui louent éternellement Dieu des exercices qu'il a donné à leur patience durant cette vie : qu'elle entende la voix de Jésus-Christ, qui l'appelle au ciel par le chemin de la croix, et qui des fatigues de notre voyage, en fait des dispositions à notre béatitude.

Vous n'irez pas bien loin dans vos conversations, sans faire rencontre d'hommes animés à des vengeances mortelles l'un contre l'autre, sous des prétextes de justice, et pour de petits intérêts de fortune, que chacun tâche de ravir aux avidités de son compagnon, si la /151/ charité est l'esprit qui anime le corps de l'Église, elle se doit trouver préparée, avec une affluence de secours, pour la guérison de cette plaie ; elle s'informe de tous les motifs d'un différend, elle en examine les causes et les circonstances, pour en trouver les remèdes ; elle adoucit les courages, elle excuse les intentions, si elle ne peut nier les effets ; elle trouve des expédients pour mettre à couvert les intérêts de l'honneur et de la fortune ; elle emploie les mouvements de la crainte, de l'espérance, de la piété, toutes les considérations divines et /152/ humaines ; elle intéresse des personnes considérables, qui ne puissent être refusées, pour engager la foi mutuelle dans un traité solennel de paix. Enfin la charité trouve d'assez amples matières de se déployer dans les occasions de tous les vices qu'elle peut confondre, de toutes les

biens de fortune, par les œuvres de la charité, qu'il n'en fait point de trésors ; car ils seraient des reproches, des sujets de trouble et d'empêchement à l'intégrité de sa conduite. Il a donc ses yeux toujours ouverts sur les calamités de son prochain pour les secourir de tous son pouvoir ; pour y employer ses faveurs, et ses sollicitations, si l'état de ses affaires ne lui permet pas d'y donner d'autres assistances.

Ce pauvre affligé se voit investi de toutes les /159/ disgrâces que la mauvaise fortune pouvait armer contre son repos, les passions de ses ennemis prennent ses dépouilles, font des triomphes de son malheur. Il est sur le bord du désespoir, quand votre charité lui vient présenter la main pour le remettre dans sa liberté ; l'excès de sa joie lui est comme une extase qui lui en dérobe le sentiment ; à peine peut-il croire ce qu'il voit en sa faveur, contre toutes les apparences humaines, et dans cette surprise, ses transports ressemblent à ceux de S. Pierre, quand l'Ange le tira miraculeusement de la prison. /160/

Mais quelles que puissent être les consolations de la misère, quand elle reçoit ces secours ; celles de la charité qui les donne, sont incomparablement plus grandes, et selon la parole de l'Évangile, on trouve qu'il est meilleur de donner que de recevoir. Car cette joie que vous voyez dans les pauvres, se réfléchit incontinent dessus vous, qui en êtes la première cause, elle se redouble dessus votre cœur, et des torrents d'une volupté céleste qui l'inondent, elle en fait couler ces larmes d'une tendresse charitable.

L'amour se décerne /161/ intérieurement des triomphes de cette double victoire, qu'il emporte sur les malignités de la nature et de la fortune ; Car il surmonte en soi l'avarice, dans les autres la misère, et se ravit de se donner à soi-même des preuves de ses effets, par de si sensibles démonstrations. De toutes les récompenses que le ciel donne aux bonnes œuvres, celles qu'il octroie à la charité sont les plus promptes, et les plus magnifiques ; elles devancent, elles accompagnent les actions, elles les couronnent avec de si grandes largesses, que c'est les dire beaucoup moindres /162/ qu'elles ne sont, par une incertaine détermination, de les évaluer au centuple.

Ces ardeurs, ces saintes complaisances de cœur, ces applaudissements solennels du ciel, animent si fort les personnes qui s'emploient aux œuvres de charité, qu'elles n'ont pas souvent une conduite assez modérée en la disposition de leurs biens, qui ne sont pas infinis, comme les désirs du cœur ; qu'elles deviennent impuissantes, pour être trop secourables, et qu'elles tombent dans la pauvreté en la voulant secourir.

Elles donnent sans attendre qu'on achète les /163/ bienfaits par des heureuses prières ; elles ne les accompagnent point de reproches, qui blessent la conscience, ni la réputation de celui dont elles soulagent la nécessité ; mais elles donnent avec allégresse, avec une promptitude extrême, et non contentes de cela, elles cherchent encore de plus vastes étendues à leur amour dans les emplois publics.

LES EMPLOIS PUBLICS

CHAPITRE XV.

La nature est le principe du repos et du mouvement, parce que comme elle met dans tous les êtres, de fortes impulsions, pour les porter aux lieux et aux biens qui leur sont propres, elles les /165/ arrête avec de tranquilles acquiescements, quand ils possèdent le terme qu'elle leur a fait désirer : les esprits sont de même dans notre corps les agents de l'âme, qui étendent, et qui resserrent le bras, qui donnent à toutes les autres parties le repos et l'agitation, suivant que ces habitudes leur sont nécessaires pour recueillir, ou pour déployer les forces dans les diverses rencontres de la vie.

Nous pouvons dire de l'amour divin qu'il est dans la morale chrétienne la première cause de la retraite et des emplois, et qu'il fait sous diverses /166/ considérations, ces différentes conduites, si nécessaires au bien de l'Église : il attache certaines âmes à la solitude avec des résolutions immobiles, parce qu'elles trouvent là Dieu, qui est le centre de tous leurs désirs, et l'unité souveraine qu'elles tâchent de mieux posséder, ayant ainsi les forces de leurs puissances plus recueillies : Il donne aux autres des ardeurs impatientes de faire beaucoup, pour l'unique objet, à qui l'on ne peut rendre trop de services ; il les jette dans les emplois publics, comme sur des matières qui présentent des étendues plus libres à ses flammes, et /167/ comme dans des occasions favorables à la générosité de ses desseins.

S'il est vrai qu'il soit le grand architecte, qui a bâti le monde naturel et politique, il lui appartient d'en conduire les ressorts, et leur gouvernement ne peut être mis en meilleure main, que celle dont il a reçu son institution.

L'amour divin doit commander sur les actions humaines, comme le ciel et le feu sur les éléments ; il doit tenir les premières charges pour la conduite des hommes, comme les Séraphins tiennent le premier ordre dans la hiérarchie des Anges. Dieu se /168/ sert aussi d'un Séraphin, pour purger les lèvres d'un Prophète, comme je l'ai déjà dit, parce que c'est l'amour qui lui devait donner les avantageuses dispositions, pour achever les desseins de la providence en la conduite des peuples ; et quand Jésus-Christ veut employer S. Pierre au gouvernement de son Église, il lui fait plusieurs demandes réitérées, jusques à lui être importunes, s'il l'aime plus que tous les autres, parce qu'il n'appartient qu'à une éminente charité de s'acquitter comme il faut des charges éminentes./169/

La Religion des Juifs qui avait formé la pompe mystérieuse de ses cérémonies sur l'idée du monde, comme le remarque, /175/ Philon, tâchait aussi de s'y montrer tellement exacte, qu'il ne s'y rencontrait aucun défaut : Or si elle n'avait que l'ombre de nos vérités, si la vie d'un Chrétien est un ciel, où Dieu doit être adoré, comme il l'est en la nature, et par les esprits bienheureux avec des sacrifices continuels de justice et de louange, toute sa conduite doit être réglée par une très entière fidélité.

C'est une des divines conditions que l'Apôtre remarque en la charité de n'agir jamais comme par manière d'acquit ; mais avec vue attentive et généreuse diligence, qui dans les /176/ occasions n'omettent rien de ce qu'il s'y peut faire de mieux : elle adore une bonté souverainement complète, un unité qui est infinie quoiqu'indivisible, une lumière sans ténèbres, une puissance sans défaut, une durée sans commencement, sans progrès, sans fin, toujours égale, toujours bienheureuse, elle tâche aussi de lui rendre ses services avec tout ce qu'elle a de forces et d'industrie.

Elle considère le commandement qu'elle reçoit de faire le bien, comme une obligation indivisible qui ne doit pas être partagée, et dont elle ne peut /177/ pas faire légitimement une partie, pour se libérer de l'autre : autrement ce serait plutôt suivre nos volontés, que celles de Dieu ; nous ferions ce qui nous agrée, non pas ce qu'il nous ordonne ; Ainsi nous pourrions perdre le mérite de toute l'action, par une négligence affectée ; et cette tiédeur qui n'a ni les chaleurs d'une parfaite vertu, ni les glaces d'une stupide ignorance, ferait que nous serions rejetés de Dieu.

La charité est une puissance unitive, qui ne souffre point ces divisions ni ces lâchetés ; ses devoirs qui regardent l'honneur de /178/ la Majesté divine, lui sont si chers, qu'elle ne voudrait pas y faillir au moindre point, pour gagner tous les empires du monde ; Après avoir sacrifié tout le cœur, elle n'emploie plus ses forces ni ses adresses avec réserve ; elle donne tout au tout, et si elle comprend en soi toutes les vertus, c'est pour mettre en chacune de ses œuvres tout ce qu'elle pourra de perfection.

Ce qu'elle fait néanmoins lui semble fort peu de chose en comparaison de ce qu'elle avait volonté de faire ; ses œuvres n'égalent jamais ses idées, ni ses affections ; hé ! Comment /179/ n'étendrait-elle pas ses forces jusques aux extrémités du bien qu'elles peuvent faire dans une action, puisqu'elle les tient toutes prêtes, et même dans l'impatience de passer plus outre, si elle en avait le moyen ? Cependant elle se console dans ses bonnes volontés, et se persuade qu'elle n'en peut avoir le mérite, qu'après avoir porté ses adresses, son courage, ses efforts, jusques au dernier point de sa puissance.

Un ouvrier emploie tout ce qu'il a d'industrie, pour achever une pièce qu'il doit offrir à son Prince ; un soldat combat de /180/ toutes ses forces, devant les yeux de son Général ; un ambassadeur se tient religieusement fidèle dans les ordres qu'il a reçus, et dans une conduite dont il lui faut faire la relation. Hé ! Que ne doit faire un chrétien pour se bien acquitter de ses devoirs en la présence de son Dieu, qu'il aime, qu'il adore et qu'il a rendu le souverain de ses affections : Il ne craint point de prodiguer ses forces, parce qu'il voudrait même y donner sa vie, pour l'honneur de la souveraine puissance, dont il la tient en hommage : Ce nous est une douce consolation que Dieu ne juge pas /181/ de la vertu par les événements, comme les mondains, mais qu'il voit les ressentiments du cœur qu'il couronne les saintes affections, quoiqu'elles ne se rencontrent pas heureuses ; qu'en nous permettant de porter notre amour, au-delà de notre pouvoir, par de bons désirs, il nous donne le

moyen de faire beaucoup dans notre faiblesse, et de nous entretenir dans une généreuse humilité.

LA GÉNÉREUSE HUMILITÉ

CHAPITRE XVII.

La grâce est une participation de la nature divine, qui nous montre l'éminence de sa cause, dans les miracles de ses effets : C'est un écoulement de ces beautés /183/ éternelles qui rejaillit d'ici bas jusques à la hauteur de sa source : car elle porte l'homme au dessus de la nature, dans une tranquille constitution, où il commence à posséder son souverain bien, et comme dit l'Apôtre, il semble avoir déjà quelque séance de gloire dans le trône de Jésus-Christ.

Si la charité le fait quelquefois descendre de là dans les négoes du monde, ce n'est qu'afin de lui donner l'office des Anges, pour le bien des peuples, et pour la gloire de Dieu ; Mais durant cette commission qu'il exerce ici comme dans une terre /184/ étrangère, il vit toujours sous les lois du ciel qui est sa patrie ; Il porte dans l'âme l'idée des vérités éternelles qui lui font juger de toutes choses par d'autres maximes que celles de l'opinion ; il n'a point d'yeux pour ces petits éclats de la fortune, quand il se voit devant une infinie Majesté, qui lui parle, qui le commande, qui le caresse.

Pour accomplir ces divines volontés, et pour mériter ces incomparables faveurs, il passe avec mépris pardessus toutes les considérations humaines, et ne craint point ceux qui lui peuvent ravir les biens ou la vie ; parce qu'il ne /185/ ôtent rien de ce qu'il aime ; ils ne font que préparer des triomphes à son courage, et rompre des chaînes, qui captivaient sa liberté.

Quand il considère que Dieu le mit entre les hommes comme son agent, pour y soutenir les intérêts de sa gloire, de la vertu, de la vérité, son cœur se dilate d'une sainte joie, et s'anime à de grands desseins, avec une sainte' confiance à qui rien ne paraît impossible : Car il agit sous les ordres d'une souveraine sagesse, qui ne peut faillir ; d'une puissance infinie, que l'on ne peut vaincre ; d'un amour essentiel, qui /186/ ne manquera pas d'aimer une créature qui l'aime, de défendre et de couronner des affections qui le servent.

C'est de là que les Martyrs prirent cette force prodigieuse, qui soutint les vérités de la foi à la face des tyrans, qui défia leurs colères et leurs puissances, qui leur donnait des transports de joie dans les tourments ; parce que la mort leur ouvrait l'entrée de l'éternité. C'est de là que tous les autres saints ont rendu tant de combats glorieux, quoique non sanglants, contre les vices du monde, qu'un seul homme s'est quelquefois trouvé plus /187/ puissant que tout un peuple ; qu'il a soutenu des vérités, et qu'il a demeuré ferme dans la vertu, contre les efforts d'une impiété publique.

Ajoutez à ces grandes résolutions, quand l'âme revient en elle-même, elle se trouve moindre devant Dieu, que ne l'est un grain de sable en comparaison du ciel ; elle se considère comme un néant, parce que d'elle-même elle n'a point de droit à l'existence ; elle ne voit en soi que ténèbres, que défauts, qu'impuissances, que privations, et tout ce qu'elle compte de maux dans le monde sont toutes maladies, /188/ où sa nature corrompue la rend sujette.

Quand elle se ressouvient de ses faiblesses, de ses ignorances, de ses chutes, de ses misères passées, elle s'étonne de se trouver dans une meilleure constitution, et reconnaît par de sensibles expériences que ce qu'elle a de biens, lui vient de Dieu. La nature, les Anges, les miracles, les Prophéties, les Docteurs qui travaillent depuis tant de siècles pour son instruction ; un Dieu qui se fait homme pour lui donner tant de grâces, et tant de secours, sont de grands remèdes qui supposent l'extrémité de son /189/ mal, comme ils témoignent des miséricordes infinies de son médecin.

Quand elle tient compte des saints mouvements que le ciel lui a tant de fois donné pour la porter à la vertu, et qu'elle se voit encore si faible, elle a sujet d'entrer dans les sentiments de S. François, qui se disait le plus grand pêcheur du monde, parce qu'il jugeait que les plus méchants eussent fait un meilleur usage que lui des grâces du ciel.

Voilà deux sentiments de grandeur et de bassesse, de générosités et d'humiliations, qui seraient contraires dans une conduite /190/ purement humaine ; mais qui s'accordent en perfection, et qui forment un juste tempérament dans une âme sainte. Elle tire cette complexion de la foi chrétienne, qui a pour Principe un Dieu fait homme, pour organes des Sacrements d'un prix inestimable sous des matières communes, pour effet des grâces toutes-puissantes, jointes aux faiblesses de la nature ; Mêlant ainsi les choses divines avec les humaines, elle fait que notre nouvelle vie subsiste par des mouvements humbles et généreux.

Comme le sang pourrait passer dans excès de /191/ chaleur, s'il ne coulait dans des vaisseaux d'une froide complexion ; comme le feu ne causerait point de fécondités, si ses flammes n'étaient éteintes dans le froid et les humidités des autres éléments ; Ainsi la seule considération du pouvoir divin dedans nous pourrait porter notre zèle à des entreprises trop violentes, si elles n'étaient arrêtées par un humble sentiment de notre faiblesse.

Celui qui se connaît impuissant, s'entretient dans une sage défiance des occasions qui le menacent ; il craint les périls, il travaille pour ses suretés ; il ne s'élève /192/ point avec insolence pour un avantage qu'il n'a que d'emprunt ; il voit dans les autres, avec compassion, des misères qui lui peuvent être communes avec eux ; il est fidèle à rendre ses hommages au ciel, d'où il tire toutes ses forces ; et prend toute sa conduite de la volonté de Dieu, comme il reçoit tous ses secours de ses pures miséricordes. Les moindres faveurs lui paraissent grandes, et l'obligent à de sublimes actions de grâce, quand il se considère sans aucun mérite ; il fait gloire, comme l'Apôtre, de ses infirmités, où paraît la souveraine vertu de Jésus-Christ qui les relève, qui les investit de lumières, de forces, de persévérance.

C'est la plus éminente, la plus régulière, la plus sûre, la plus heureuse conduite que nous puissions avoir de bien entendre, et fidèlement exécuter ce que Dieu demande de nous ; Cela se peut apprendre en général par les lois à qui sa souveraine Majesté veut que nous rendions de l'obéissance : On se peut instruire des choses plus particulières, par des lumières intérieures, par les mouvements de la raison /205/ et de la conscience, qu'il faut néanmoins ordinairement soumettre à l'avis d'un bon directeur.

Si ce conseil nous manque dans les occasions qui ne souffrent point de délai, on peut se représenter ce qu'un saint ferait en cette rencontre, et s'y résoudre, parce que considérant ainsi les choses, en tierce personne, on évite le jugement concussionnaire des passions, et on se règle par les maximes infaillibles de la sainteté, qui sont dans nos âmes un extrait des lois éternelles. Ainsi l'on se porte à l'exécution des volontés de Dieu, par un /206/ mouvement semblable à celui du ciel, qui achève ses périodes avec une vitesse extrême, et avec des régularités infaillibles, mais sans bruit.

C'est mon office de faire ce que ma conscience me dit être la volonté de Dieu, je m'y porte, je m'y attache, je n'y épargne ni mes forces, ni mes industries : que si le succès ne m'en est pas favorable, j'ai cette intérieure consolation d'avoir agi selon les règles de mon devoir, sans m'inquiéter des événements, qui dépendent de la providence.

Un corps de sa nature mortel, petit enfin, parmi /207/ tout ce que la médecine lui peut donner de remèdes ; les fleurs n'ont leurs beautés que jusques au temps, où elles sont contraintes de mourir, sous les mêmes forces du Soleil, et le même calme du ciel qui les a fait naître. Les gouvernements, les familles, les affaires publiques et particulières ont les périodes de leur bonheur, de leur progrès, de leur défaillance, qui leur sont marqués par une force supérieure ; elles ont leur maladies, et enfin leur mort, comme nos corps, elles suivent le destin commun de toutes les choses composées, sujettes à se /208/ désunir, par les propres inclinations de leurs parties, et sous l'effort des causes étrangères. Après avoir passé par les divers degrés de leur âge, elles viennent à celui de la vieillesse, qui les affaiblit, et qui les rend inutiles au monde, afin qu'elles le quittent avec moins de regret aux naissances substituées en leur place avec de nouvelles forces.

Pourquoi me travailler pour le succès des choses du monde ? Elles appartiennent à Dieu, qui en dispose avec son pouvoir absolu ; il nous en accorde l'usage à telles conditions qu'il lui plaît, il les retire, /209/ il en permet les défauts, les langueurs, les défaillances, par une volonté souveraine, qui est la souveraine raison, et néanmoins par une conduite très juste, quoiqu'elle nous soit inconnue.

Si votre cœur voulait ici réclamer, et se plaindre en la perte de ses objets, où il trouve ses contentements, Condamnez-le d'injustice et d'ingratitude de vouloir posséder ces choses, sous d'autres conditions que celles de leur naturel ; c'est vouloir arrêter le cours d'un fleuve, et lui ôter son existence, qui consiste en cet écoulement, de vouloir jouir /210/ des choses inconsistantes, comme si elle étaient invariables, de les demander dans un autre état, que celui qui leur est propre, ou après le terme qui leur est prescrit dès l'éternité.

Que cet homme est téméraire, si pour contenter ses inclinations, il veut renverser l'ordre de l'univers, s'il veut se dispenser de ce qu'il est obligé de souffrir,

contraires dans les créatures, il possède aussi la souveraine activité. Il est vrai qu'il est l'original, comme il est la cause de tout ce qu'il y a de bontés dans nous et dans la nature ; mais parce que nos forces finies ne peuvent égaler un infini, il faut qu'elles s'y conforment autant qu'il se peut au moins par des diligences, qui aient leur accès, et leurs intervalles.

Ainsi le ciel nous partage tout le temps en jours et en nuits, pour notre travail et notre repos les parties qui sont /217/ dans le mouvement, s'appuient sur d'autres qui sont immobiles ; le cœur s'ouvre et se resserre par des mouvements contraires, qui ne se peuvent suivre immédiatement, sans être interrompus de quelque repos, qui et le remplissent par des recettes toujours égales à ses mises. La terre, les plantes, les animaux ont leurs saisons limitées pour se produire, et se réserver ; et pour recueillir des forces qui s'épuiseraient dans une action continuelle. Ainsi quelque pureté que l'on ait dans l'intention, quelque zèle, de quelques ardeurs qu'on accompagne ses emplois, /218/ il s'y faut porte de sorte que l'on y fasse toujours quelque pause, que l'on s'y presse sans s'y donner, que l'on ne s'y engage jamais sans se réserver un temps pour se recueillir. Car l'âme sort aucunement d'elle-même, quand elle donne ses attentions aux affaires ; si puissante qu'elle puisse être, elle souffre en agissant, et se lasse dans une agitation, qui ne la porte pas droit à son centre.

Ces affaires ont beau regarder le service de l'Église et du prochain, elles sont accompagnées d'une infinité de circonstances, qui ne sont pas de Dieu, de /219/ sorte que comme l'œil est contraint de se siller de la paupière, parce qu'avec la lumière qui le console, il reçoit de la chaleur qui le blesse ; il faut aussi que notre âme fasse quelques pauses dans ses entreprises charitables, d'autant qu'avec la vue du bien qui lui plait, elle trouve mille fâcheuses rencontres qui la divertissent.

Quelquefois le zèle nous jette dans des excès, la conversation dans des défauts, qui grossissent insensiblement, qui surprennent, et qui corrompent notre intégrité par la force d'une mauvaise habitude : c'est pourquoi l'âme /220/ a souvent besoin de se recueillir, pour juger à diverses reprises de la conduite, comme fait un Peintre de son dessein. Les attentions que l'on donne à la poursuite d'une affaire embardassent l'esprit, sans y penser, dans les impuretés de la matière, s'il ne s'en démêle, et s'il ne reprend quelquefois ses lumières universelles, pour reformer sa conduite sur l'idée de la souveraine perfection.

Cette retraite nous est aussi nécessaire afin de nous représenter devant Dieu, pour lui rendre compte de notre vie, et pour consulter ses volontés, après les emplois où l'on s'est /221/ porté pour son service. Les généraux d'armées, les gouverneurs de Provinces, les Ambassadeurs se consolent pendant leur éloignement dans l'espérance de revoir la Cour, d'y paraître après avoir mérité l'estime de leur Prince, et des applaudissements qui leur valent un petit triomphe : l'amour divin ne se flatte point dans sa conduite, néanmoins il est bien aise de voir les progrès qu'il fait pour le service de son Dieu ; comme il quitte les suavités qu'il recevait en la contemplation, pour se jeter avec quelque sorte de violence dans les emplois extérieures, il s'en /222/ tire par intervalles, avec beaucoup de satisfaction, et ses pauses lui sont des essais de ce repos éternel, qui mettra fin à toutes ses peines.

Cela se doit faire tous les jours, par l'examen de la conscience, dont j'ai parlé en d'autres endroits, par ces exactes recherches de l'intérieur, des plus secrets mouvements de l'âme, de toutes les circonstances de sa conduite, pour observer de

combien l'on s'approche, ou l'on s'éloigne de la perfection, et pour y faire tous les jours quelques progrès à la faveur de la grâce. On peut aussi destiner des temps, plus /223/ longs par proportion, dans chaque semaine, chaque mois, chaque année, pour faire une revue générale de son intérieur, comme la justice qui tient tous les jours le siège pour l'expédition des affaires, a ses assises, et ses assemblées notables, après certain temps, pour déterminer par des vues plus universelles sur l'observation des lois.

On s'anime, on redouble ses ferveurs, on ne craint point de déployer toutes ses forces, dans l'espérance prochaine de les rétablir, quand on se voit approcher de ces petits termes, qui paraissent de /224/ grandes solennités. Car après ces intrigues, ces négociations, ces vues désagréables d'un monde plein de défauts, la pauvre âme se jette dehors, comme d'un naufrage, avec des transports impatients, et se figure être au bout de ses peines, quand elle voit ces jours bienheureux qu'elle a destinés à la retraite. Elle la commence par de grands soupirs qui soulagent les contraintes qu'elle s'est faite ; qui la vident de ces idées importunes, et lui font respirer avidement un air de l'éternité. Mon Dieu, dit-elle, vous êtes tout mon bien, ma vie, mon unique /225/ consolation, que je souffre, quand je me sépare de vous ? Vous êtes une bonté, une lumière, une gloire, une puissance infinie, pourquoi vos faveurs, ne sont-elles donc pas continues ? Pourquoi faut-il vous perdre dans les divertissements si ordinaires du monde, pour après vous posséder quelques moments dans la retraite ? Que notre condition est digne de larmes, de ne jouir d'un bien éternel, que par cette vicissitude qui tient des choses mortelles ! Mais qu'elle est heureuse d'avoir ses rafraichissements dans son travail ! Elle ne nous doit plus sembler un long /226/ voyage, puisqu'elle est si souvent au port, puisque notre amour, passe si ordinairement de son travail à la jouissance.

FIN